

L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE JUIF

et son impact sur l'histoire du monde

L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE JUIF

et son impact sur l'histoire du monde

par

E. Michael Jones

Traduit de l'américain par
François Thouvenin

Préfacé par
Pierre Hillard

Éditions Saint-Remi

– 2019 –

« Quel genre d'hommes ont entrepris la tâche [de reconstruire le temple] ? C'étaient des hommes qui résistaient constamment à l'Esprit Saint, des révolutionnaires enclins à susciter la sédition. Après la destruction opérée sous Vespasien et Titus, ces Juifs se rebellèrent durant le règne d'Hadrien et tentèrent de retrouver la souveraineté et le mode de vie antérieurs. Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'est qu'ils luttèrent contre le décret de Dieu, qui avait ordonné que Jérusalem demeurât à jamais en ruines. »

Saint Jean Chrysostome, *Adversos Judaeos*

« Le christianisme n'avait pas apporté un message social révolutionnaire comme celui de Spartacus, qui, dans des luttes sanglantes, avait échoué. Jésus n'était pas Spartacus, il n'était pas un combattant pour une libération politique, comme Barabbas ou Bar-Khoba. Ce que Jésus, personnellement mort sur la croix, avait apporté était quelque chose de totalement différent : la rencontre avec le Seigneur de tous les seigneurs, la rencontre avec le Dieu vivant, et ainsi la rencontre avec l'espérance qui était plus forte que les souffrances de l'esclavage et qui, de ce fait, transformait de l'intérieur la vie et le monde. »

Benoît XVI, *Spe Salvi*



© Tous droits réservés sur la traduction française

EAN : 9782816204544

© Éditions Saint-Remi
 BP 80 - 33410 Cadillac – France
 05 56 76 73 38
 www.saint-remi.fr

Préface

Il existe des ouvrages de référence appelés à secouer les intelligences avides de comprendre les causes profondes agissant sur les événements historiques. Le livre de Michael Jones, *L'esprit révolutionnaire juif et son impact dans l'histoire du monde*, entre dans cette catégorie. Plus de 30 chapitres expliquent la marque de cet esprit juif dans le cours de l'histoire étalée sur des siècles. La variété des sujets solidement étayés par des centaines de notes de bas de page passent de « La synagogue de Satan » (Chapitre I), « La rébellion anabaptiste » (Chapitre 9), « Menasseh ben Israël et l'Apocalypse ratée » (Chapitre II), « La propagation du bolchevisme » (Chapitre 18), « Les Juifs et l'avortement » (Chapitre 28) à « L'ère néoconservatrice » (Chapitre 32). La qualité des informations apportées par l'auteur n'empêcheront pas des esprits grincheux de condamner ce livre sous le prétexte fallacieux qu'il serait un « fourre-tout d'absurdités où les Juifs sont accusés de tous les maux de la terre ». Il est vrai que certains historiens, des journalistes, des hommes politiques ou encore des hommes d'Église ont fait beaucoup de mal en lançant sur la place publique, par leurs propos ou par des livres, des diatribes anti-juives ne reposant sur aucune référence solidement établie. Un tel comportement a rendu service à la partie adverse qui, se saisissant de ces dires maladroitement rédigés voire calomnieux, a su retourner la situation en prouvant la stupidité de ces propos. Les conséquences furent néfastes pour tous ceux soucieux d'expliquer les causes profondes à l'origine des guerres, des révolutions, des crises financières ou morales qui secouent la tranquillité des États et de l'Église. C'est pourquoi, les travaux de Michael Jones tombent à point en raison du sérieux apporté à l'étude d'un sujet délicat : l'impact de l'esprit juif, sans oublier ses variantes, dans le cours de l'histoire. Sans le savoir, cet universitaire américain fait sienne cette formule du Cardinal de Bernis, contemporain de Louis XV, « *Il faut tout calculer et ne pas tout craindre.* »

Afin d'illustrer cet ouvrage, nous estimons nécessaire de rappeler que toute étude sérieuse repose sur deux points inamovibles : les impondérables de l'histoire et la compréhension d'une ligne directrice permettant de saisir le cours des événements. Depuis que le monde est monde, de nombreux éléments échappent aux pouvoirs religieux, politique, militaire et financier, ceux-ci fussent-ils armés des meilleurs moyens techniques et scientifiques. En effet, les fameux impondérables de l'histoire (problème climatique, comportement illogique d'un dirigeant à un moment crucial historique, etc) peuvent dévier, ralentir ou carrément bloquer une machinerie bien huilée conçue à l'origine pour atteindre un but bien défini. L'histoire regorge d'événements de ce type dans lesquels les Juifs ou autres catégories d'une population ne jouent aucun rôle. Le géologue français Adolphe Nicolas rapporte les conséquences d'un fait climatique accélérant la conquête de l'Ouest américain au début du XIX^e siècle : « *Si l'année 1816 fût appelée l'année sans été, c'est qu'un an plus tôt (les 10 et 11 avril 1815), un volcan indonésien (le Tambora) avait explosé, projetant dans la stratosphère d'énormes masses d'aérosols. Les effets climatiques furent d'une telle ampleur qu'il neigea tous les mois en Nouvelle-Angleterre (États-Unis) au cours de l'été 1816 et que la perte des récoltes consécutive à ce phénomène poussa une vague de fermiers affamés à quitter le pays, à la conquête du Middle West¹.* » Dans ce phénomène volcanique doublé de

¹ Adolphe Nicolas, *2050, rendez-vous à risques*, Éditions Belin, 2004, p. 58. Comme le rapporte la quatrième de couverture au sujet de cet auteur : « *Adolphe Nicolas, professeur émérite à l'université de Montpellier, est géologue. Il a été pendant quatre années conseiller au ministère de la Recherche, en charge des sciences de l'Univers et de l'environnement.* »

son corollaire climatique conduisant à un impact économique négatif tout en étant un accélérateur d'un mouvement migratoire de la jeune nation américaine vers le cœur du pays ... nulle influence juive évidemment. C'est pourquoi, il faut dissocier des événements de ce genre de la tournure d'esprit animant des hommes d'influence placés dans les secteurs clefs régissant les sociétés. En effet, en dehors d'éléments perturbateurs tel que l'exemple cité ci-dessus, nous devons cerner les référents religieux, philosophiques et sociologiques structurant le mental d'un groupe, d'une communauté ou d'hommes d'actions connus et, pour certains, discrets. À la lecture du livre de Michael Jones décrivant l'action permanente et ciblée de groupes juifs cherchant à abattre ou, du moins, à amoindrir l'influence de l'Église catholique et des États modelés politiquement en fonction de cette spiritualité, il en ressort un point central, un véritable fil directeur, que nous ne cesserons jamais de répéter et autour duquel tout s'agrège depuis 2000 ans. L'objectif premier de la synagogue est de faire du peuple juif, le peuple prêtre, médiateur entre le Dieu Un et le reste de l'humanité non-juive (les gentils) structurée par les lois noachides¹ dans le cadre d'un Temple restauré sur le seuil duquel cette dernière est placée comme simple Prosélyte de la Porte au sein d'un monde unifié. L'abbé Augustin Lémann, juif converti, a su résumer ces ambitions bimillénaires d'essence messianique par une formule choc : « *À leur idée, la mission du Messie n'était point de régénérer le peuple d'Israël et l'humanité. Elle devait consister uniquement à centraliser dans Jérusalem tous les biens de ce monde, qu'apporteraient, comme d'humbles esclaves, les païens vaincus et humiliés*². » Fort de ce point central³, nous pou-

Il a reçu en 2004 la médaille Harry Hess de l'Union américaine de géophysique pour ses travaux sur la compréhension de la dynamique terrestre. » Comme autre exemple, nous pouvons citer l'explosion du volcan islandais Laki, en 1783, dont le nuage s'étendit sur toute l'Europe occidentale bloquant le rayonnement solaire. L'impact désastreux sur l'agriculture fut tel que le prix du pain monta en France provoquant de nombreux mécontents. Ce phénomène, parmi d'autres éléments (banqueroute financière de l'État, influences maçonniques, judaïsation des esprits parmi les révolutionnaires *via* les loges, ...), fut un des éléments aidant à la Révolution de 1789.

¹ Le noachisme, (les lois noachides, émanation de la synagogue, sont au nombre de sept), est une religion exclusivement réservée aux gentils dont les fondamentaux sont le rejet de l'Incarnation et du sacerdoce catholique ainsi que l'affirmation d'un Dieu Un ... tout l'opposé du catholicisme trinitaire dont il ne faut pas oublier les répercussions politiques comme, par exemple, le baptême de Clovis instituant le principe, sous l'égide de l'évêque Saint Rémi, que le roi de France est le « Lieutenant du Christ », caractéristique qui a perduré jusqu'au sacre de Louis XVI. Cet élément fondamental rappelant le rôle de médiateur du roi de France entre ses sujets et son suzerain, c'est-à-dire le Christ, fut solennellement réaffirmé par la Triple donation de Sainte Jeanne d'Arc, le 21 juin 1429, à Saint-Benoît-sur-Loire. Le journaliste Éric Zemmour dans son ouvrage relatant l'histoire de France, « Destin français », se garde bien de l'évoquer. En effet, comme il l'écrit dans l'introduction de son livre ; il ne croit ni à la résurrection du Christ, ni au dogme de l'Immaculée Conception, chose logique pour une personne de confession juive. Cela ne l'empêche pas d'affirmer qu'un Français doit être marqué par le catholicisme *via* l'Église, sa pompe, le culte des images, un style, le tout en lien avec Rome et Athènes. Cet esprit juif fait semblant de ne pas comprendre que pour être authentiquement catholique, il faut croire en la résurrection et au dogme de l'Immaculée Conception. L'auteur en vient même à faire un chapitre sur Saint Louis appelé « le roi juif » dans le but de le confondre avec le sacre du roi David, méthode permettant de rappeler, certes, une source d'inspiration propre à la monarchie française mais, d'une manière habile, de faire passer à la trappe le principe de l'Incarnation à l'origine du parachèvement de l'Ancien Testament. Les fondamentaux de la royauté française exprimés lors du sacre à Reims n'ont de valeur qu'en raison de la proclamation de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Gageons que de nombreux catholiques « tradis » se feront avoir par ce « catholicisme d'Israël » pour reprendre l'expression du rabbin Élie Benamozegh, *Israël et l'humanité*, Éditions Albin Michel, p. 290. Éric Zemmour est logiquement fidèle aux principes de 1789 et à Napoléon I^{er} même s'il égratigne la famille Rothschild et certains aspects du judaïsme sans aller plus en avant. Par exemple, il critique la Charia mais se garde bien de remettre en cause le Talmud et la Kabbale (Cf. note de bas de page 5) anti-catholiques dans leur essence. Enfin, il admire Clemenceau alors que ce dernier, acquis aux intérêts anglais, empêcha, en octobre 1918, l'armée alliée de Franchet d'Espèrey, présente en Europe centrale, de fondre sur Berlin vide de toute résistance ce qui aurait permis de casser l'Allemagne. L'Angleterre ne le voulait absolument pas et Clemenceau fut l'agent docile de cette politique concrétisée par le Traité de Versailles en 1919 dont la France paya la note en 1940.

² Abbé Augustin Lémann, *Histoire complète de l'idée messianique chez le peuple d'Israël*, Éditions Saint Rémi, p. 394.

³ Dans la même logique consistant à cerner le fil directeur d'un événement, nous pouvons citer Napoléon I^{er}. Ce génie militaire a parcouru de nombreux champs de bataille (Arcole, Rivoli, campagne d'Égypte, Wagram, Iéna, Friedland,

vons mieux comprendre que l'action talmudo-kabbaliste¹ consiste à éroder puis à faire disparaître tous les référents catholiques dans sa partie spirituelle et politique afin d'y substituer son propre modèle. Le livre de Michael Jones, avec les divers sujets traités, le prouve largement. En raison de la richesse de cet ouvrage, cela serait une perte de temps de traquer toutes les informations et révélations qui s'y trouvent. Cependant, afin d'aider le lecteur à comprendre l'action déterminée de représentants juifs dans le cours de l'histoire, nous allons cibler notre propos sur une période donnée dont nous continuons à subir les contre-coups. En effet, la Révolution de 1789, permettant sur le temps long le renversement des lois naturelles, a ouvert une nouvelle ère autorisant une oligarchie juive d'inspirer largement de nombreux événements politiques, militaires et financiers avec la montée en puissance de la famille Rothschild en Europe² en lien avec une multitude d'autres familles (Sassoon, Cassel, Hirsch, Montagu, Schiff, Gunzburg, Poliakoff, Ballin, ...). Dans le cas anglais, le phénomène est ancien. Le déplacement de la finance juive sous la direction de Menasseh ben Israël présente dans les Provinces-Unies (actuel Pays-Bas) au XVII^e siècle en liaison avec le dictateur Oliver Cromwell (1599-1658) en direction de la City de Londres, au cours des années 1650, fut un élément absolument capital dans le développement de l'Empire britannique qui, par la suite, a muté en « *Commonwealth of nations* » proclamé officiellement en 1949. Le rôle de la City de Londres est un élément fondamental à conserver à l'esprit. De nombreux Français ne prennent pas conscience de l'importance vitale du monde de la finance irriguant tout le corps politique, économique, militaire et journalistique de l'Empire britannique par divers moyens jusque dans les mariages. Au cours du XIX^e siècle, jamais de grands entrepreneurs comme Cecil Rhodes (1853-1902) n'auraient pu développer des ambitions politiques en Afrique australe ou financière avec la création de l'industrie diamantaire *De Beers* sans l'appui décisif de Nathaniel Mayer de Rothschild (1840-1915). La fameuse formule « Qui paie, commande ! » est un adage valable de toute éternité. Afin de mieux saisir les nombreuses informations apportées par Michael Jones, il est indispensable de comprendre un pan particulier de l'histoire : la période précédant les hostilités de 1914-1918. Cette guerre, loin d'avoir surgi par hasard, est en réalité le résultat d'ambitions longuement mûries. Celle-ci fut un véritable coup d'envoi d'une série de crises financières, spirituelles (Vatican II)³ et de conflits nécessaires pour

Marengo, Austerlitz, guerre d'Espagne, Borodino pour occuper ensuite Moscou, sans oublier la défaite navale de Trafalgar, ...). Derrière tout ce tumulte et ces bruits de canons, quel était le fil directeur obligeant l'empereur à courir sus aux différents États européens ? C'est le maintien de l'acquis territorial de la Révolution, la rive gauche du Rhin, plus précisément la Belgique qui obligeait Napoléon I^{er} à se livrer à de tels combats face à une Angleterre refusant catégoriquement qu'Anvers, possession française, soit « le pistolet braqué sur Londres ». Le maintien de l'Empire napoléonien reposait sur ce dilemme. Les guerres de la Révolution commencées en Belgique en 1792 se terminèrent à la source du problème, à Waterloo en 1815, au dépend de la France. La boucle était bouclée. Le « Napoléon » de Bainville l'explique magistralement.

¹ Le Talmud est le code civil et religieux de la synagogue élaboré en opposition au catholicisme trinitaire à partir de l'an 100 ap. J-C et achevé, pour l'essentiel, vers 500 ap. J-C. La kabbale signifiant « transmission » est l'interprétation ésotérique du judaïsme d'essence satanique selon le catholicisme traditionnel. Le Zohar ou « Livre de la splendeur » est une des composantes essentielles de la kabbale.

² Les cinq fils du fondateur de la dynastie, Mayer Amschel Rothschild (1744-1812), se répartissent les postes clefs en Europe : Amschel Mayer, Francfort ; Salomon Mayer, Vienne ; Nathaniel Mayer, Londres ; Calmann Mayer, Naples et James Mayer, Paris.

³ Vatican II (1962-1965), lancé par Jean XXIII et achevé par Paul VI, est un acte révolutionnaire dans le cadre de l'Église à l'instar de 1789 pour la France monarchique. Outre les profondes modifications apportées dans l'organisation de la messe, la promotion de la liberté religieuse, le rôle immense des organisations juives pour faire basculer les structures catholiques dans un modèle réjouissant les dirigeants de la synagogue (*Nostra Aetate*, document traitant des relations de l'Église avec les autres religions) dont nous avons apporté la preuve dans notre livre « Atlas du mondialisme » en présen-

accélérer les « souffrances de l'enfantement » prélude à l'arrivée, selon l'esprit talmudo-kabbaliste, du « messie » juif. Il s'agit, en particulier, de s'interroger sur ce monde de la finance juive en lien avec le contrôle des voies de communication, véritable fer de lance, s'imposant au sein de l'appareil politique britannique pour le plus grand malheur du monde. Un rappel sur le temps long est nécessaire car ces événements du passé sont toujours d'actualité, la technicité en plus, au moment où nous écrivons ces lignes.

La révolte des barons anglais sous le règne de Jean sans Terre aboutit à la « Grande Charte » (*Magna Carta*) le 15 juin 1215. Parmi plusieurs mesures, elle reconnaissait le droit aux Juifs de commercer en Angleterre. Cette directive fut abrogée par Édouard I^{er} en 1290 qui expulsa l'essentiel de cette communauté. Le rétablissement des liens entre ces deux mondes se fit avec l'instauration de l'anglicanisme sous le règne d'Henri VIII¹. Ce renouveau permit le renforcement de centres d'intérêts et de sympathie entre la Couronne britannique et la diaspora juive commerçante dispersée en Europe et dans l'Empire ottoman. Ce point est à retenir car il exista, dès cette époque, une coopération dans tous les domaines où intérêts économiques et diplomatiques se mêlèrent à la volonté d'être informé en avance sur les concurrents d'autres pays. L'efficacité des services du renseignement britannique a été en mesure de profiter de ce type d'alliance voire même d'être devancée par la qualité des transmissions d'informations au sein des grandes familles financières et commerçantes juives. Nous pouvons illustrer ce phénomène dans le cas de la bataille navale de Tsushima où la marine russe fut battue par celle des Japonais en 1905. Comme le relate l'historien anglais Antony Allfrey en évoquant la puissance et l'influence des Rothschild : « *Leur service de renseignement était inégalé ; ils étaient d'habitude les premiers à obtenir ces informations de l'étranger avant qu'elles n'atteignent le ministère des Affaires étrangères*

tant le dossier d'origine de la revue américaine « Look » de janvier 1966 intitulé « *How the Jews changed catholic thinking* », nous devons, toutefois, rappeler que le cœur nucléaire de cette révolution fut de modifier le rite de consécration des évêques (*Pontificalis Romani*, le 18 juin 1968), sacrement stratégique, afin de détruire le sacerdoce catholique. Dans l'esprit de la synagogue, le sacerdoce rendu possible par le sacrifice du Christ est la souillure suprême (la *quelipa* dans leur langage) empêchant le retour du « messie » des Juifs. Sa destruction ouvre la voie à l'arrivée du « messie » attendu apportant gloire et revanche matérielles et charnelles à Israël sur les non-Juifs (les gentils). Le sacre des évêques étant invalide, ceux-ci ne peuvent plus ordonner d'une manière valide pour faire d'un séminariste un vrai prêtre. Appliqué sur le temps long, nous aboutissons à l'extinction complète du sacerdoce catholique et à l'arrivée sur le trône de Saint Pierre, en réalité, d'un laïc déguisé en pape. C'est le cas du « pape » François ordonné selon le nouveau rite à la fin de l'année 1968. Notre Seigneur Jésus-Christ a établi un nouveau sacerdoce figuré, à l'origine, par Melchisédech apportant pain et vin (sacrifice non sanglant) en action de grâces de la victoire que Dieu avait fait remporter à Abraham (Genèse XIV, 18). Les psaumes de David, en particulier le CIX, concernant le Christ précise que « *Tu es Prêtre pour l'éternité à la manière de Melchisédech* ». Comme l'écrit l'abbé Augustin Lémann : « *De même que Melchisédech avait exercé les fonctions sacerdotales, sans être de la race d'Aaron, l'Écriture le nommant uniquement Prêtre du Très-Haut, de même le Messie exercera son ministère sacerdotal, sans être de la tribu de Lévi, dont Aaron et tous les prêtres après lui devaient descendre. Le Messie sera de la tribu de Juda.* » in Abbé Augustin Lémann, *Histoire complète de l'idée messianique chez le peuple d'Israël*, Éditions Saint Rémi, p. 35. Pour la synagogue rebelle, il faut détruire ce sacerdoce catholique issu de la Nouvelle Alliance et rétablir celui d'Aaron ... d'où Vatican II. Pour des explications plus développées, se référer au site Rore Sanctifica (<http://www.rore-sanctifica.org/pourquoi-rore.html>).

¹ Henri VIII (1491-1547) était soutenu financièrement par la famille bancaire des Mendes, Juifs marranes faussement convertis au catholicisme. Originaire du Portugal, cette famille, qui détenait le monopole lucratif du poivre, était présente à Anvers in Cecil Roth, *Histoire des marranes*, Éditions Liana Lévi, 1990, pp.187-188. Un des membres les plus prestigieux et influents de cette famille fut Doña Gracia Nasi (1510-1569), épouse de Francisco Mendes, qui s'installa dans l'Empire ottoman. Cet empire était un des grands centres de la puissance commerçante et financière juive. L'universitaire Cecil Roth évoquant ce milieu résume la situation en rappelant que les Juifs du Levant « *contrôlaient tout le commerce de l'Empire turc* » in Cecil Roth, *Doña Gracia Nasi*, Éditions Liana Lévi, 1990, p. 165. On comprend plus facilement que des liens diplomatiques se soient noués entre le monde ottoman et l'Angleterre d'Élisabeth I^{re} (fille d'Henri VIII) grâce au rôle d'un de ses membres les plus puissants au service de la Sublime Porte, Alvaro Mendes. Installé à Constantinople, il prit le nom de Salomon Aben-Ayish in *Histoire des marranes*, op. cit, pp. 161-162.

ou les services de la marine. Alfred [Rothschild] reçut le rapport du désastre naval russe à Tsushima deux jours avant que sa confirmation n'arrive à la délégation japonaise à Londres¹. »

Cette capacité à anticiper et le renforcement de ces liens prirent un nouvel essor à partir des années 1650 à l'époque du puritain Oliver Cromwell. La puissance financière juive des Provinces-Unies (les Pays-Bas) bascula en Angleterre, plus exactement à la City de Londres, avec l'appui décisif du rabbin Menasseh ben Israël désireux d'établir une communauté dans ce pays². Désormais, celle-ci put s'enraciner et monter en puissance au sein de la société britannique. On peut noter que, pour la première fois, un Juif du nom de Solomon de Medina (1650?-1730) fut fait chevalier, en 1700, en raison de son habileté à fournir de l'argent et des provisions en tout genre aux troupes du duc de Malborough³. L'arrivée de juifs dans la vie politique anglaise se fit aussi par des conversions à l'anglicanisme. Véritable promotion sociale, cette méthode permit d'entrer à la Chambre des Communes initialement réservée qu'aux anglicans. Cette tendance peut être relevée dans le cas de Manasseh Masseh Lopes (1755-1831) qui, après sa conversion, devint en 1802 le premier juif d'origine à intégrer le Parlement britannique comme député Tory⁴. On retrouve le même phénomène avec Benjamin Disraeli (1804-1881), né dans une famille juive mais élevé dans la foi anglicane, dont la carrière politique le porta à devenir le premier Premier ministre d'origine israélite à la tête de la plus grande puissance économique et militaire au XIX^e siècle. Il est vrai que l'admission d'Anglais non-anglicans au sein de la classe politique britannique ne se fit que progressivement. L'égalité civique ne fut obtenue pour les catholiques qu'avec le *Roman catholic Relief Act* en 1829 ouvrant toutes les portes à l'exception de l'accession au trône d'Angleterre. Il en fut finalement de même avec les juifs anglais qui purent siéger au Parlement britannique qu'après l'adoption du *Jews Relief Act* en 1858. Le premier à pouvoir en bénéficier, après quelques péripéties, fut Lionel de Rothschild, le 26 juillet 1858. L'apothéose fut atteinte avec son fils, Nathaniel de Rothschild, qui devint le premier juif à intégrer la Chambre des Lords en 1885.

L'Angleterre du XIX^e siècle, c'est d'abord et avant tout l'influence d'une famille « régnante » bien particulière : les Rothschild. Ces derniers ne sont que les continuateurs à l'échelle planétaire de ces fameuses dynasties financières juives, les « juifs de cour » (*Hofjuden*), qui ont déterminé la vie du Saint-Empire romain germanique. Cette dynastie Roth-

¹ Anthony Allfrey, *Edward VII and his jewish court*, Weidenfeld & Nicholson, Londres, 1991, p. 38. La rapidité de l'information avec ses répercussions politico-militaires peut aussi être illustrée dans le cas du marrane Hector Nuñez qui disposait de relais parmi ses agents commerciaux de la même origine dans la péninsule ibérique. En 1588, il put ainsi alerter à temps les ministres Burleigh et Walsingham au service d'Élisabeth I^{re} des préparatifs de l'Invincible Armada pour attaquer par surprise l'Angleterre in *Histoire des marranes*, op. cit., p. 202. Dans la même veine, le chancelier Bismarck ayant comme banquier et conseiller le juif allemand Gerson Bleichröder, grâce à l'entremise de Carl Mayer de Rothschild, faisait le même constat : « Grâce à Bleichröder, je reçois habituellement les informations politiques importantes de Paris ou de Saint-Petersbourg huit jours plus tôt que par l'intermédiaire de mes ambassadeurs. » in Fritz Stern, *L'or et le fer, Bismarck et son banquier Bleichröder*, Éditions Fayard, 1990, p. 361. L'historien Fritz Stern ajoute cet élément révélateur d'un monde inconnu du grand public : « Mais il n'y avait pas que la rapidité qui donnait du prix aux services de Bleichröder : Bismarck apprit à voir le monde à travers les yeux d'un banquier qui entretenait des relations personnelles avec les nouveaux puissants de ce monde, avec les Rothschild et avec tout un réseau de banques rivales ou associées. » in *Ibid.*,

² Outre les intérêts financiers, les élites rabbiniques de l'époque croyaient comme le rapporte Cecil Roth que « Si les juifs s'installaient dans les îles britanniques, la dispersion ainsi annoncée serait enfin complète, permettant ainsi l'avènement de la grande délivrance messianique. » in *Histoire des marranes*, op. cit., p. 207.

³ *Edward VII and his jewish court*, op. cit., p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 18. Il devint baron en 1805 : Sir Manasseh Masseh Lopes.

schild doit son ascension au patriarche Mayer Amschel Rothschild. Son habileté en affaire n'était que la conséquence d'une transmission d'un savoir hérité d'une autre dynastie financière juive : les Oppenheimer. Son principal mentor, Samuel Oppenheimer (1635?- 1703), était banquier au service des Habsbourg mais aussi d'Eugène de Savoie dans sa guerre contre les Ottomans. L'appui financier apporté par cet homme fut décisif dans la politique de Vienne face à la Sublime Porte¹. Un de ses fils, Simon Wolf Oppenheimer, s'installa à Hanovre afin d'y fonder une banque et une maison de commerce du même nom tout en étant au service de l'Électeur du Brunswick-Lünebourg. Or le prince de cet État, Georges Louis (1660-1727) devint, par le jeu de règles dynastiques, roi d'Angleterre sous le nom de Georges I^{er}. Il fut donc possible pour le banquier Oppenheimer d'établir des liens plus étroits avec la Couronne britannique mais aussi avec son cœur financier : la City de Londres. Le fils de Simon Wolf, le banquier Jacob Wolf Oppenheimer, embaucha vers 1757 un jeune apprenti d'environ 13 ans afin de le former aux techniques financières : Mayer Amschel Rothschild². Une nouvelle dynastie venait de naître. Les débuts de ce dernier dans le monde de l'argent et du commerce ainsi que sa formation au sein d'un groupe financier bien introduit dans la société germanique lui permirent d'établir, en 1764, un contact avec une des plus grandes fortunes d'Allemagne au XVIII^e siècle, Guillaume de Hesse-Cassel. Cette fortune avait commencé à se former sous la direction de son père, Frédéric II de Hesse-Cassel, en louant les soldats de sa principauté pour les besoins militaires de la Couronne d'Angleterre. Cette politique lucrative explosa littéralement quand son fils Guillaume envoya, moyennant appui financier, près de 20 000 soldats hessois à la Grande-Bretagne avide de recrues pour combattre, en 1776, les insurgés américains rebelles à l'autorité de Londres. Cette location de main-d'œuvre militaire fut facilitée par des liens familiaux étroits. En effet, la mère de Guillaume de Hesse-Cassel, Marie, était la fille du roi d'Angleterre Georges II, fils du précédent lié aux Oppenheimer. Ces transactions entre ce prince allemand et le gouvernement britannique auxquelles participait Mayer Amschel Rothschild³ passèrent par la banque londonienne Van Notten & Fils. Ainsi s'établirent les premiers liens financiers entre le fondateur de la dynastie et le monde anglais. Un tel engagement fut récompensé par l'octroi de responsabilités supplémentaires qui firent du jeune Mayer Amschel le banquier du prince de Hesse-Cassel⁴. L'immixtion des Rothschild dans

¹ <http://www.jewishencyclopedia.com/articles/11741-oppenheimer-samuel>

² Fritz Backhaus, *Mayer Amschel Rothschild*, Éditions Herder, 2012, pp. 37-39. Fritz Backhaus est le directeur du musée du judaïsme de Francfort. Pour la rédaction de cet ouvrage riche en informations, il remercie Melanie Aspey, directrice du Fonds d'archives Rothschild de Londres. L'auteur précise que les Oppenheimer de Hanovre appartenaient à une famille juive de cour dirigeante du Saint Empire – celui-ci étant constitué d'environ 350 États, royaumes, duchés et principautés – liée à d'autres familles du même profil par de nombreux mariages. Elles constituaient ainsi une véritable « aristocratie » de la finance in *Ibid.* p. 38.

³ *Ibid.*, pp. 56-58. Cette banque a continué à jouer un rôle important puisque Guillaume de Hesse-Cassel a aidé l'Angleterre dès les années 1790 dans sa guerre contre la France révolutionnaire in *Ibid.*, p. 140.

⁴ Dans les guerres de la Révolution puis avec Napoléon I^{er}, Fritz Backhaus n'hésite pas à écrire : « *Malgré tous les dangers, les Rothschild étaient fidèles au prince électeur. Le risque en valait pourtant la peine : ils étaient les banquiers d'une des plus grandes fortunes privées d'Europe.* » in *Ibid.*, p. 107. Outre ces liens, il faut rappeler la marque indéniable de l'idéologie maçonnique en lien avec des influences juives par l'intermédiaire de courants messianiques incarnés par des rabbins comme Sabbataï Tsevi (1626-1676) et Jacob Frank (1726-1791), promoteurs de la « rédemption par le péché ». L'engagement de Junius Frey, *alias* Moses Dobruška, petit cousin de Jacob dont l'action a favorisé la promotion des Lumières (*Haskala*, les « Lumières juives ») promues en particulier par le philosophe juif allemand Moses Mendelssohn, (1729-1786) à la tête des « Frères asiatiques », loge maçonnique mêlant kabbale, ésotérisme, lutte contre les Juifs fidèles au Talmud et christianisme abâtardi, est à signaler. Leur but est d'accélérer le chaos et la subversion sous toutes ses formes. En effet, le successeur de Junius Frey, en 1786, est le propre frère de Guillaume de Hesse-Cassel soutenu par Mayer Amschel Rothschild, Charles de Hesse-Cassel (1744-1836) in Gershom Scholem, *Du frankisme au jacobinisme, la vie de*

Introduction

Le 12 septembre 2006, Joseph Ratzinger faisait un retour triomphal dans sa Bavière natale. Ayant choisi le nom de Benoît XVI lors de son élection à la papauté, Sa Sainteté retournait non seulement en Allemagne, mais aussi à l'université allemande de Ratisbonne, afin d'exprimer sa gratitude pour le temps qu'il y avait passé comme professeur, ainsi que de renouveler l'attachement de l'Église à cette institution.

Mais le Pape Benoît voulait surtout réaffirmer la position de l'Église sur la relation entre foi et raison. Pour cela, il devait se référer à une tradition dans laquelle cette relation n'est pas aussi complémentaire, une tradition extérieure à l'Europe : l'Islam.

C'est là que les ennuis ont commencé, très exactement lorsque Benoît a cité l'empereur byzantin Manuel II Paléologue, qui estimait que le monde islamique et le monde chrétien avaient deux points de vue fondamentalement différents sur la relation entre Dieu et la Raison. Tout tournait autour de la violence d'inspiration religieuse : « Montre-moi donc ce que Mahomet a apporté de nouveau, et tu y trouveras seulement des choses mauvaises et inhumaines, comme son mandat de diffuser par l'épée la foi qu'il prêchait »¹.

Après des réactions initiales favorables, tout se passa comme si la presse mondiale, y compris la presse arabe, utilisait cette citation pour monter l'opinion islamique contre l'Église. À certains égards du moins, on assistait ainsi à une réédition de la crise des dessins humoristiques danois qui avait éclaté quelques mois auparavant : un magazine danois, dont le rédacteur en chef était lié à des néoconservateurs américains tels que Daniel Pipes, avait alors publié une série de dessins humoristiques conçus pour indigner les musulmans, les poussant de la sorte à attaquer le Danemark et, par extension, l'Europe. Le but de cette provocation était de jeter l'Europe – par réaction à l'indignation musulmane – dans les bras des Américains, car ceux-ci avaient désespérément besoin de soutien dans leur guerre en Irak, qui courait à l'échec².

Dans le cas du discours de Ratisbonne, l'indignation suscitée par la citation de Manuel II Paléologue atteignit deux objectifs : d'abord, elle renforça la mainmise néoconservatrice sur les esprits catholiques en donnant l'impression que les musulmans étaient des fanatiques bien décidés à lancer le djihad à la fois contre le pape et l'Église (l'alliance islamo-catholique contre l'avortement – à laquelle j'ai personnellement assisté à la Conférence internationale sur la population et le développement tenue au Caire en 1994 – avait créé l'impression inverse) ; ensuite, elle éclipsa le véritable thème du discours, qui était le *Logos* et son rôle essentiel dans l'Europe comme dans l'Église.

Contrairement au christianisme, l'Islam n'est pas docile au *Logos*, pas plus d'ailleurs que ne l'est le Dieu de l'Islam. Pour ce dernier, la volonté de Dieu est arbitraire, impénétrable. Selon l'interprétation par Benoît de ce qu'écrivit Manuel II Paléologue, « L'affirmation décisive de cette argumentation contre la conversion par la force dit : "Ne pas agir selon la raison est contraire à la nature de Dieu" ». Cette idée n'est pas intrinsèque à l'Islam. « [Le]

¹ Toutes les citations de l'introduction sont tirées du discours « Foi, raison et université : souvenirs et réflexions », prononcé par le Pape Benoît XVI à l'université de Ratisbonne le 12 septembre 2006 (accessible sur le site du Vatican : http://w2.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/speeches/2006/september/documents/hf_ben-xvi_spe_20060912_university-regensburg.html).

² Voir Justin Raimondo, « *Rotten in Denmark* », 8 février 2006, <http://www.antiwar.com/justin/?articleid=8512> ; « *In Defense of Pope Benedict* », 18 septembre 2006 ; « *Defense of Pope Benedict* », 18 septembre 2006, <http://www.antiwar.com/justin/?articleid=9709>.

célèbre islamologue français R. Arnaldez [...] note que Ibn Hazm va jusqu'à expliquer que Dieu n'est pas même tenu par sa propre parole et que rien ne l'oblige à nous révéler la vérité. Si tel était son vouloir, l'homme devrait être idolâtre. »

La différence entre christianisme et Islam tient à ce que le Dieu chrétien agit avec le *Logos*. En employant le mot *Logos*, le Pape situe le christianisme et, par extension, la culture européenne qui s'est développée sous son influence, dans la tradition de la philosophie grecque. Cette dernière s'inscrit dans le plan de Dieu pour l'humanité, ce qui est apparu en toute clarté lorsque saint Paul a dû modifier ses plans et se rendre en Macédoine. Autrement dit, la philosophie grecque n'est pas exclusivement grecque, elle est universelle :

« Est-ce seulement grec de penser qu'agir de façon contraire à la raison est en contradiction avec la nature de Dieu, ou cela vaut-il toujours et en soi ? Je pense que, sur ce point, la concordance parfaite entre ce qui est grec, dans le meilleur sens du terme, et la foi en Dieu, fondée sur la Bible, devient manifeste. En référence au premier verset de la Genèse, premier verset de toute la Bible, Jean a ouvert le prologue de son évangile par ces mots : « Au commencement était le *λογος* ». C'est exactement le mot employé par l'empereur. Dieu agit » *σὺν λόγῳ* », avec *Logos*. »

« “Au commencement était le Verbe (*Logos*), et le Verbe est Dieu”, nous dit l'évangéliste. »

L'union de l'écriture hébreu et de la philosophie grecque, qui a engendré le christianisme, puis l'Europe, n'est pas une simple coïncidence, pas plus que la philosophie grecque n'est une quelconque altération d'un Évangile qui serait pur par ailleurs. L'Europe, c'est la foi biblique plus la pensée grecque : l'Europe est fondée sur le *Logos*. « La rencontre du message biblique et de la pensée grecque », nous dit le pape,

« n'était pas le fait du hasard. La foi biblique [...] alla de l'intérieur à la rencontre de la pensée grecque en ce qu'elle avait de meilleur pour établir un contact mutuel, qui s'est ensuite réalisé dans la littérature sapientielle plus tardive. [...] il s'agit d'une rencontre entre la foi et la raison, entre l'authentique philosophie des Lumières et la religion. À partir de l'essence de la foi chrétienne et, en même temps, de la nature de la pensée grecque, qui avait fusionné avec la foi, Manuel II a pu vraiment dire : ne pas agir “avec le *Logos*” est en contradiction avec la nature de Dieu.

« Cela signifie que loin d'être une quelconque accréation culturelle, le *Logos* fait partie de la nature de Dieu, donc de la création. L'Européen – et dans mon esprit, ce terme couvre aussi l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud et l'Australie – naît depuis toujours dans un monde qui est radicalement raisonnable, radicalement logique parce que ce monde reflète l'esprit de Dieu, lequel se comporte d'une manière dépassant parfois ce que peut appréhender la raison humaine, mais sans jamais entrer en contradiction avec cette raison. »¹

Jusqu'ici, tout va bien. Nous rejoignons volontiers ce que le Pape a dit du *Logos*, et nous pouvons voir sans trop d'effort que l'Islam a une attitude radicalement différente vis-à-vis de la relation entre foi et raison. L'Europe a affronté la menace islamique pendant des siècles, mais dans une perspective historique, cette menace ne rend compte que d'une partie de la situation.

Nous en arrivons ici à l'attaque contre le *Logos* dont le Pape n'a pas parlé dans son discours, à savoir l'attaque juive contre le *Logos*, laquelle se traduit non par une menace

¹ NdT : Contrairement à ce qu'indique l'auteur dans la note ci-dessus, ce paragraphe ne figure pas dans le texte du discours en question. J'ai donc dû le traduire.

d'invasion venant de l'extérieur, comme c'est le cas de l'Islam, qui a cherché à répandre sa foi au moyen de la conquête militaire, mais par une menace de subversion depuis l'intérieur, connue sous le nom de révolution. Si les musulmans sont *a-Logos* – parce que Mahomet avait une compréhension imparfaite des traditions monothéistes, qu'il avait absorbées depuis sa position extérieure aux frontières d'une civilisation gréco-romaine en cours d'effondrement –, les Juifs, eux, sont *anti-Logos* en ce sens qu'ils rejettent entièrement le Christ. L'Islam, quant à lui, ne rejette pas le Christ, mais comme il n'a pas réussi à Le comprendre, ainsi que le démontre son rejet à la fois de la Trinité et de l'Incarnation, il a fini par essayer de masquer cette incompréhension en honorant Jésus comme un prophète.

Avec les Juifs, la situation est complètement différente. Les Juifs étaient le peuple élu de Dieu. Lorsque Jésus est arrivé sur terre comme le Messie qu'ils attendaient depuis si longtemps, les Juifs qui, à l'instar de tous les hommes, ont reçu de Dieu le libre arbitre, durent prendre une décision : il leur fallait soit accepter, soit rejeter le Christ qui était, comme le croient les chrétiens, la personnification physique du *Logos*.

Ainsi que nous le verrons, les Juifs commencèrent par désirer un Messie qui les sauve selon leurs propres conditions, imprégnées d'orgueil racial. Lorsqu'ils disent à Jésus, dans Jean 8, qu'ils sont « la semence d'Abraham » (en grec, « *sperma Abraam* »), Jésus change la tournure de la discussion en répliquant : « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham », ce qui signifie accomplir la volonté de Dieu et accepter Jésus comme étant le fils de Dieu et le Messie. En rejetant Jésus, les Juifs, ou ceux d'entre eux à qui Il parle, rejettent aussi leur père Abraham et montrent que « le père dont [ils sont] issus, c'est le diable ».

Une fois que Jésus arrive à Jérusalem, le terme « Juif » employé dans l'Évangile de saint Jean n'a plus de connotation raciale. Les Juifs qui acceptent Jésus seront dès lors connus comme étant des chrétiens. Quant aux Juifs qui Le rejettent, ils seront alors connus sous le nom de « Juifs ». Ainsi que saint Jean le signale dans l'Apocalypse, « ceux qui se disent Juifs » sont en réalité des menteurs et des membres de la « synagogue de Satan » (Ap. 2: 9, 3: 9).

Vers le milieu de l'évangile de saint Jean, le terme « Juif » n'a plus la signification raciale évidente qu'il avait au début, quand il est dit à la Samaritaine que « le salut vient des Juifs ». L'autre définition du mot Juif, plus négative, n'est pas essentiellement raciale et apparaît dans l'histoire de l'aveugle de naissance (Jean, 9). Les parents de cet homme, nous dit l'évangéliste, refusent de répondre à toute question concernant la guérison de leur fils par Jésus à cause de leur crainte des « Juifs ». « Ses parents parlèrent ainsi, car ils craignaient les Juifs. Car les Juifs étaient convenus que quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ serait exclu de la synagogue. » La scission entre les « Juifs » et ceux qui suivaient le Christ a déjà commencé.

Les Juifs ont rejeté le Christ parce qu'il a été crucifié. Ils voulaient un chef puissant, non un serviteur souffrant. Par dérision, Anne et Caïphe dirent au Christ que s'il descendait de sa croix, ils le reconnaîtraient comme étant le Messie. En rejetant le Christ, les Juifs rejetèrent le *Logos*, et en rejetant le *Logos*, qui porte en Lui les principes de l'ordre social, ils devinrent des révolutionnaires.

Les Juifs sont certes devenus des révolutionnaires au pied de la croix, mais les conséquences de leur décision n'apparurent pleinement que trente ans après, lorsqu'ils se rebellèrent contre Rome et que Rome exerça des représailles contre eux en détruisant le Temple.

Les Juifs étaient donc privés de temple, de prêtres et de sacrifice, de sorte qu'ils ne pouvaient plus honorer leur pacte. Voyant vers quelle issue s'acheminait la bataille pour Jérusalem, un rabbin du nom de Yohanan ben Zakkai se fit exfiltrer de la ville dans un linceul et, après avoir été reconnu par les autorités romaines comme un ami de Rome, reçut d'elles le privilège de fonder une école rabbinique à Yabneh.

C'est à ce moment, une trentaine d'années après la fondation de l'Église, que le judaïsme moderne – le judaïsme tel que nous le connaissons – naquit en tant que société basée essentiellement sur la controverse, car faute de Temple, c'était là tout ce que les Juifs pouvaient faire. Le fruit des interminables discussions de leurs rabbins devint connu sous le nom de Talmud, dont l'écriture occupa les six siècles suivants. Or, non seulement la controverse ne servit en rien à débarrasser la mentalité juive de l'esprit de révolution, mais elle intensifia ce dernier de bien des manières en apprenant aux Juifs à se chercher un messie militaire.

Les Juifs trouvèrent leur messie militaire une soixantaine d'années après la destruction du Temple, lorsque Shimon bar Kokhba se dressa contre Rome en 131. Les rabbins de Jérusalem, à quelques exceptions près, reconnurent en bar Kokhba le messie, et comme pour démontrer que le judaïsme fondé sur la race était devenu incohérent, les Juifs chrétiens furent expulsés pour n'avoir pas reconnu en lui le messie. Peut importait alors que vous ayez une mère juive : le critère absolu de la judéité était devenu le rejet du Christ, et ce rejet aboutissait inexorablement à la révolution.

I. Qui est Juif et qu'est-ce qu'un Juif ? Débat sur ce terme

Le point de savoir qui sont les Juifs donne lieu à un débat incessant. Ce dernier se heurte à une question philosophique fondamentale qui n'est pas sans évoquer le nominalisme de Guillaume d'Ockham. Il porte sur l'emploi du mot « Juif ». À quoi ce mot renvoie-t-il au juste ? Désigne-t-il quoi que ce soit, ou bien est-il comme le mot « arbre » qui, selon les nominalistes, n'a aucune signification claire, puisque dans le monde réel, tout ce qui existe, ce sont des bouleaux, des érables, etc. ? Conformément à cette règle rhétorique non écrite, le terme « Juif » ne renvoie à aucune catégorie d'êtres dans la réalité. Par conséquent, l'usage du mot « Juif » en tant que catégorie constitue ipso facto un signe d'antisémitisme.

Ce genre de raisonnement n'a rien de nouveau. Hilaire Belloc l'a observé dans l'Angleterre des années vingt, lorsqu'il écrivait que si quiconque « dénonce un financier marron se trouvant être juif, c'est un antisémite. S'il dénonce un groupe de parlementaires recevant de l'argent des Juifs, c'est un antisémite. S'il va plus loin qu'appeler un Juif un Juif, c'est un antisémite »¹.

Les choses ont empiré depuis l'époque de Belloc. Il est aujourd'hui impossible d'écrire au sujet des Juifs sans s'exposer à l'accusation d'antisémitisme, ainsi que le démontre la place occupée à présent par cet écrivain dans le firmament littéraire. On ne saurait plus mentionner Belloc dans des cercles policés sans se conformer à l'obligation de souligner qu'il était antisémite, en partie parce qu'il a écrit un livre sur les Juifs. Or, son opinion de l'Islam est beaucoup plus sévère que son point de vue sur les Juifs, mais on ne fait jamais allusion à cela, pas plus qu'on ne se sent contraint de parler de lui comme d'un islamophobe.

¹ Hilaire Belloc, *The Jews*, p. 148-149 (Omni Publications [3^{ème} édition.], 1983.)

Chapitre I

La Synagogue de Satan

Se rendant compte qu'en Palestine, l'hégémonie hellénistique avait fait son temps, Pompée joua les uns contre les autres les descendants des généraux d'Alexandre le Grand comme prélude à sa prise du pouvoir dans cette contrée. Il bouclait ainsi l'enveloppement par la loi romaine de la Méditerranée, que les Romains appelaient *mare nostrum* : « notre mer ». En 64 av. J.-C. , Pompée déposa Philippe, dernier représentant de la dynastie séleucide, et fit de la Syrie une province romaine. Il ne tarda guère à apprendre que les Juifs ne se laisseraient pas incorporer sans combat à l'Empire, de même que ses successeurs découvrirait un jour l'impossibilité de maintenir les Juifs dans l'Empire, sauf à leur livrer des luttes implacables.

Un an après avoir conquis la Syrie sans coup férir, Pompée mit le siège devant Jérusalem. Il fit venir des béliers de Tyr et abattre des arbres pour combler les fossés entourant les murs de la cité, mais le succès semblait incertain. Les Juifs avaient de l'eau et de la nourriture. Ils avaient aussi le Temple érigé en l'honneur de leur dieu, au sujet duquel Pompée avait entendu des récits impressionnants, quoique contradictoires. Tandis que l'armée romaine encerclait les murailles, les prêtres offraient des sacrifices à leur dieu, qui semblait disposé à tenir les légions en respect.

Pompée se mit donc à étudier la religion juive. La prohibition faite aux Juifs de travailler le jour du Sabbat ne les autorisait à porter les armes que pour se défendre contre une attaque. Les Romains déposèrent donc leurs armes lors de chaque Sabbat juif pour pouvoir miner les murs de la ville, ce contre quoi les scrupules religieux juifs n'autorisaient aucune action.

C'est ainsi qu'en juin 63 av. J.-C., une tour du Temple s'effondra. Les soldats romains s'engouffrèrent alors dans la brèche, envahirent les abords du Temple et massacrèrent les prêtres juifs. Nombreux furent les Juifs qui se suicidèrent en se précipitant du haut des créneaux du Temple. D'autres s'immolèrent sur des bûchers destinés au sacrifice d'animaux. Au total, douze mille Juifs moururent ce jour-là. La victoire étant imminente, la curiosité de Pompée au sujet du sanctuaire du Temple juif l'emporta dans son esprit sur les impératifs de la guerre. Pataugeant dans le sang des prêtres tués, Pompée pénétra dans le Saint des saints pour s'apercevoir que l'adoration des Juifs n'avait pas pour objet une tête d'âne, contrairement à ce qu'avaient prétendu les propagandistes alexandrins. Il trouva la vacuité de l'endroit déroutante ; peut-être était-il déconcerté par une présence qu'il ressentait sans qu'un quelconque objet la représentât. Quoi qu'il en soit, il s'arrêta devant le trésor du temple avec tout son or, et il se retira les mains vides.

Le Temple fut laissé debout ; en revanche, on rasa les murailles de la ville. Les Juifs se virent assujettis à un impôt dont le montant était calculé pour une province conquise. Le Temple avait été violé, mais il était demeuré intact, et les sacrifices s'y poursuivirent. Israël avait cependant cessé d'exister en tant que nation dotée d'un État.

Pompée fit exécuter les Zélotes, qui étaient les plus fanatiques des révolutionnaires juifs. Il nomma grand prêtre et ethnarque le docile et peu intelligent Hyrcan, non sans veiller à faire de lui un simple pion en le plaçant sous l'autorité d'Antipater l'Iduméen, qu'il nomma

gouverneur de Judée. Aristobule, personnage plus considérable, fut envoyé à Rome avec son fils Antigone et une foule de prisonniers juifs, dont les descendants – connus sous le nom de *libertini*, c'est-à-dire émancipés – s'installèrent sur la rive droite du Tibre, sur les pentes du Mont Vatican. Le pont traversant le Tibre était appelé *Pons Judaeorum*, nom qui indiquait la race des habitants du lieu, et aussi le fait qu'ils se trouvaient là depuis longtemps.

La défaite entraîna la dispersion des Juifs. Mais c'est à partir de cette diaspora ne laissant apparemment place à aucun espoir que les descendants de Juifs entreprirent de mener, selon les mots de Graetz, « une nouvelle forme de guerre contre les très anciennes institutions romaines », appelée en fin de compte à « modifier ou détruire en partie celles-ci »¹. Graetz parle du christianisme, qui est selon lui la secte juive ayant connu le plus de réussite. Pour conquérir Rome de l'intérieur, le judaïsme devait cependant être modifié, et il « s'est séparé de sa source, à laquelle l'a dès lors opposé un rude antagonisme »². Mais Graetz aurait pu évoquer d'autres sectes juives, qui ne s'éloignèrent pas de cette source, car bien qu'ayant été avalées par l'Empire romain, elles refusèrent de le laisser les digérer. À mesure que l'oppression romaine s'accroissait, les communautés juives présentes çà et là dans l'Empire devinrent une source d'insurrections et d'activités révolutionnaires qui allaient menacer l'existence de l'Empire autrement que ne le faisait la menace chrétienne, vouée à réussir par la suite.

Les Romains étaient généralement portés à gouverner les nations conquises, mais la loi romaine en Palestine fut marquée par les bourdes et l'oppression. Parce que les Maccabées avaient mis fin à l'hégémonie grecque cent ans avant le triomphe de Pompée, une victoire analogue contre les Romains ne semblait pas impossible. La défaite des Juifs devant une autre puissance étrangère, ainsi que l'arrogance et les bourdes des Romains suscitérent une ferveur apocalyptique au sein de ce peuple conquis.

La littérature apocalyptique avait commencé sous l'hégémonie hellénistique consécutive aux conquêtes d'Alexandre le Grand en l'an 333 av. J.-C. En 167 av. J.-C., Antiochos IV Épiphane voulut imposer l'assimilation aux Juifs en abolissant leurs pratiques et en établissant le culte de Zeus dans le Temple. Il ordonna même que le sacrifice païen fût accompli sur le nouvel autel du Temple. Le prêtre Mattathias et ses cinq fils incitèrent alors les Juifs à la rébellion. Il s'ensuivit trois années de guerre, au cours desquelles fut écrit le Livre de Daniel. Ce livre est le premier d'une série d'écrits apocalyptiques (révélations de ce qui est caché) qui devait culminer avec l'Apocalypse de saint Jean l'Évangéliste, ouvrage parachevant le canon de l'écriture chrétienne. Les écrits apocalyptiques jouirent d'une grande popularité entre 200 av. J.-C. et 100 ap. J.-C., époque de détresse et de persécutions pour les Juifs, puis pour les chrétiens. Selon les éditeurs de la Nouvelle Bible Américaine, le livre de Daniel « fut composé pendant les terribles persécutions menées par Antiochos IV Épiphane (167-164) ; il avait pour but de renforcer et de reconforter le peuple juif dans ses épreuves » en montrant « que les hommes de foi peuvent résister à la tentation et vaincre l'adversité »³.

Dans le deuxième chapitre de Daniel, le roi Nabuchodonosor rêve d'une statue aux pieds d'argile, ce qu'aucun de ses sages ne réussit à interpréter. Daniel explique que les qua-

¹ Heinrich Graetz, *The History of the Jews* (Philadelphia: The Jewish Publication Society of America, 1894), Vol. II, p. 67.

² Graetz, Vol. II, p. 142.

³ The Book of Daniel, The St. Joseph Edition of the New American Bible.

tre parties de la statue correspondent chacune à un royaume qui conquerra le monde. Le quatrième royaume brisera et foulera aux pieds tous les royaumes précédents en une suite familière aux habitants de la Palestine. Mais le quatrième royaume, sous la domination de la quatrième bête, « dévorera toute la terre, la foulera et la réduira en poudre ». Le Livre de Daniel décrit le déroulement de l'histoire humaine dans un monde déchu. Un empire suit l'autre, et la seule constante est l'oppression, chaque nouveau royaume étant plus tyrannique que le précédent.

Le Livre de Daniel propose aussi une « fin de l'histoire » : « Une pierre fut détachée, non par une main, et frappa la statue à ses pieds de fer et d'argile, et les brisa ». Selon l'interprétation de Daniel, « Dans le temps de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et dont la domination ne sera point abandonnée à un autre peuple ; il brisera et anéantira tous ces royaumes-là, et lui-même subsistera à jamais, selon que tu as vu qu'une pierre a été détachée de la montagne, non par une main, et qu'elle a brisé le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or. »

Après le triomphe du quatrième royaume, le pire et le plus oppressant de tous, Daniel a une autre vision dans laquelle « voici que sur les nuées vint comme un Fils d'homme ». Le « Fils d'homme » est la désignation du Messie, qui établira une domination différente de toute autre : « Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit. » La partie inférieure de la statue, divisée pour moitié entre l'argile et le fer, évoque sans doute la fusion manquée entre les Séleucides et les Ptolémée, successeurs d'Alexandre le Grand, qui échouèrent à maintenir dans l'unité l'héritage de la conquête. Le quatrième royaume est traditionnellement assimilé à Rome, ce qui ne saurait être attribué qu'à la prophétie ou à la sagesse rétrospective.

Pompée agit comme Daniel avait prédit qu'agirait la quatrième bête : il conquiert Jérusalem en 63 av. J.-C. Il écrasa le royaume d'argile et de fer, mais sa victoire ne fit qu'accroître l'attente messianique. Le triomphe du quatrième royaume indiquait l'imminence de l'avènement du Messie. Le Fils de l'homme devait délivrer les Juifs de l'oppression étrangère et inaugurer un royaume éternel qui mettrait en pièces tous les empires. La ferveur messianique se nourrissait de l'oppression. Le Messie devenait plus surhumain à mesure que s'accroissait le caractère désespéré de la situation¹. Aux yeux du peuple juif opprimé, il apparaissait de plus en plus comme un « puissant guerrier » qui détruirait les ennemis d'Israël, « capturerait le chef des Romains et l'emmènerait enchaîné au Mont Sion, où il serait mis à mort » ; il « établirait un royaume qui durerait jusqu'à la fin du monde ». La délivrance de l'oppression politique se produirait ainsi de la seule manière que le peuple juif jugeait possible : l'intervention d'un puissant général qui « se montrerait invincible dans la guerre ». À mesure que s'intensifiait le conflit avec Rome, « les fantasmes messianiques devenaient pour beaucoup de Juifs une préoccupation de plus en plus obsessionnelle »².

Du point de vue chrétien, l'âge apocalyptique a culminé avec le Christ. Jésus, qui a parlé plusieurs fois de lui-même comme étant « le Fils de l'homme », invoquait la prophétie de Daniel et se présentait en inaugurateur du Royaume messianique. Or, à mesure qu'avanzait sa vie publique, il devenait évident que Jésus n'était nullement un puissant guerrier du genre que les Juifs admiraient dans le Roi David. Il prétendait être de la Maison de David, mais

¹ Leibel Resnick, *The Mystery of Bar Kokhba: An Historical and Theological Investigation of the Last King of the Jews* (Northvale, NJ: Jason Aronson, Inc. 1996), p. 4.

² *Ibid.*

Chapitre II

Julien l'Apostat et le Temple maudit

Une des ironies de l'Histoire a voulu que Flavius Claudius Julianus, empereur romain descendant de la dynastie ayant reconnu le christianisme comme religion de Rome, en soit venu à se faire connaître sous le nom de Julien l'Apostat. Né en 331, Julien fut élevé dans la foi chrétienne, mais à force de voir des membres de sa famille se faire assassiner par des parents chrétiens de nom, il finit par être écœuré du christianisme. Il ne connut jamais Basilina, sa mère, morte quelques mois après sa naissance. Il avait un père distant, car absorbé par l'administration de l'Empire, qui fit élever Julien par des serviteurs jusqu'à ce qu'il soit assassiné par Constantin II, cousin de Julien et successeur de Constantin. Selon Ricciotti, Julien « semble ne s'être jamais remis de ce choc tragique qui devait influencer nombre de ses décisions dans la suite de sa vie »¹.

À la mort de Constantin le Grand, le 22 mai 337, Constantin II usa de la force brutale pour lever tous les doutes concernant la succession impériale, et il tua tous ses rivaux. Dans sa *Vie de Constantin*, Eusèbe de Césarée écrit que « les tueries eurent pour origine une décision prise spontanément par les soldats dans tout l'Empire »², mais saint Jérôme, saint Athanase et Zosimus convinrent avec Julien que le responsable en était Constantin II. Julien, qui avait six ans à la mort de son père, ne dut qu'à son âge d'avoir échappé à la mort, mais il exprima pleinement ensuite le sentiment qu'il devait nourrir toute sa vie durant : « Et que fit ce si bénéfique empereur pour nous, qui étions si étroitement apparentés à lui ? Il a mis à mort sans procès six de nos cousins communs, son oncle mon père et un autre parent du côté de notre père, ainsi que mon frère aîné. Mes autres frères et moi, qu'il comptait bien tuer, dûmes ensuite partir en exil »³.

Étant donné que Julien tenait Constantin II pour responsable du meurtre des siens, sa haine s'est peut à peu transformée en un désir irrésistible de vengeance contre le nouvel empereur et sa religion, le christianisme. Julien perdit aussi tous les biens hérités de son père, que s'appropriâ Constantin II, son cousin chrétien, quoiqu'arien. (Constantin II, dont le règne vit une résurgence de l'hérésie arienne, n'était en fait qu'un soi-disant chrétien, et comme Constantin, il retarda du reste son baptême jusqu'à son lit de mort.) Julien haïssait le christianisme « non pour une raison philosophique ou abstraite, mais parce que son assassin de cousin était chrétien »⁴. Et sa répulsion envers le christianisme ne devait que croître avec le temps.

Constantin II envoya Julien étudier à Nicomédie. Là, l'enfant eut pour précepteur Mardonius, ancien professeur de sa mère. Il apprit la poésie d'Homère et d'Hésiode, ainsi que la philosophie de Platon, Socrate, Aristote et Théophraste. Il y reçut certainement aussi une instruction chrétienne.

Mardonius accompagna Julien à Macellum, où Julien fut baptisé, et lui et son frère furent incorporés dans le clergé d'un ordre mineur de lectorat. Julien lisait les Écritures dans les assemblées. À Macellum, il contracta une habitude de duplicité qu'il devait conserver

¹ Giuseppe Ricciotti, *Julian the Apostate*, traduit en anglais par M. Joseph Costelloe, S.J. (Milwaukee : The Bruce Publishing Co., 1960), p. 6.

² Ricciotti, p. 7.

³ *Ibid.*

⁴ Ricciotti, p. 42.

durant sa vie entière. Quoique baptisé, il y tomba sous l'influence de Maxime d'Éphèse et se persuada que les anciens dieux l'avaient oint pour rendre à l'Empire la gloire qui était sienne sous le paganisme.

Les historiens ont conclu que Mardonius était un « honnête païen »¹. Mais les maîtres païens que Julien eut ensuite étaient plus douteux. Mardonius conduisit Julien au seuil du temple sacré de la philosophie néoplatonicienne, qui était devenue entièrement infectée de magie et d'occultisme. Si Mardonius fut le Virgile de Julien, Maxime d'Éphèse aura été la fascinante Béatrice qui, lui faisant franchir le seuil en question, l'introduisit à l'occultisme. Car Maxime « initia » Julien à la théurgie. Sous son influence et celle d'autres adeptes de la Gnose secrète, Julien acquit la conviction que la sagesse des Grecs triompherait de la folie de Constantin. Il n'y avait aucune raison pour qu'un membre de la parentèle de Constantin ne retrouvât ses esprits et ne restaurât l'hellénisme. Ceux qui, à Constantinople, pensaient comme Julien virent en lui leur champion secret, quand bien même celui-ci prenait part aux services chrétiens.

À la fin de l'an 351, Constantin II ordonna à Julien de retourner à Nicomède, non sans lui interdire d'y assister aux cours de Libanios. Julien fit mine d'obéir à son cousin, mais suivit secrètement ces cours interdits en étudiant les notes que d'autres y avaient prises. Son retour à Nicomède marqua « les débuts de l'influence de Libanios sur Julien, influence qui ne cesserait de croître jusqu'à la mort de l'Apostat »². Ricciotti parle de Libanios comme d'« un rhétoricien [...] sans profondeur de pensée ; autrement dit, un superbe paon littéraire »³. Libanios, qui devint ensuite le professeur de saint Jean Chrysostome, haïssait le christianisme, car il voyait en lui un substitut intellectuellement débile de la tradition hellénique, qui pouvait s'enorgueillir d'un panthéon de dieux littéraire allant d'Homère à Platon.

Mais lorsque Julien succomba à l'influence de Libanios, l'enseignement et la philosophie de Platon étaient tombés bien bas. Hellénisme voulait maintenant dire néoplatonisme, corpus qui reposait sur les enseignements de Platon regroupés par Plotin un siècle auparavant, mais divisés à nouveau par Porphyre et Jamblique, deux étudiants de Plotin.

Porphyre pratiquait la magie et la théurgie. Sous l'influence de Plotin, il rejetait l'occultisme au profit de la raison et de la philosophie selon l'interprétation traditionnelle des enseignements de Platon. On ne peut pas en dire autant de Jamblique. À mesure que le centre de gravité du néoplatonisme se déplaçait vers l'Asie au début du quatrième siècle, la magie prenait le pas sur la philosophie. Représentant du néoplatonisme, Jamblique fut à l'origine de la chute définitive de l'hellénisme de Platon dans le charabia de la magie asiatique. Ainsi :

« Les tenants de ce néoplatonisme tardif cessèrent donc peu à peu d'être des philosophes, car ils renoncèrent à l'espoir de parvenir à la contemplation divine au moyen de la raison et, au lieu de cela, devinrent plus ou moins des hiérophantes, des magiciens, des thaumaturges et des évocateurs des dieux, [qui] se consacraient à la tâche d'amener cette divinité à la lumière [par le biais de la] "théurgie", c'est-à-dire, littéralement, du travail divin »⁴.

¹ Ricciotti, p. 12.

² Ricciotti, p. 27.

³ *Ibid.*

⁴ Ricciotti, p. 33.

La corruption de la pensée platonicienne finit par contaminer le judaïsme. La Kabbale n'est autre que la lecture néoplatonicienne du Talmud, et la Kabbale lourianique¹ était appelée à devenir le judaïsme talmudique infecté par la version de Jamblique de la thaumaturgie néoplatonicienne, selon laquelle le thaumaturge s'efforce de sauver les étincelles éparées et d'amener le *Tikkoun Olam*, c'est-à-dire la réparation du monde. Mais nous y reviendrons.

Julien, qui ne devait vivre que jusqu'à trente-deux ans, était déjà fixé dans ses croyances à l'âge de vingt ans. Il avait alors renoncé au Christ en faveur de Mithra, et comme le voulait sa nature ambivalente, il garda ses vraies croyances sous le boisseau jusqu'à ce que fût venu le moment de les révéler. En attendant, il allait à l'Église, notamment les jours de fête, mais pratiquait en secret sa véritable religion.

Saint Grégoire de Nazianze, qui rencontra Julien à Athènes, eut le sentiment que le jeune homme était « handicapé par divers défauts physiques et moraux » qui se voyaient sur sa personne². Julien était petit, trapu et barbu. Ammianus, son biographe païen, nous dit ceci : « La racaille d'Antioche l'appelait *Cercops*³ (c'est-à-dire représentant d'une race changée en singes par Jupiter), car étant de petite taille et arborant une barbe de bouc, il étalait ses larges épaules en marchant à grands pas dans les rues »⁴. Saint Grégoire pensait que Julien s'était rendu à Athènes « pour s'associer secrètement avec les prêtres et charlatans païens, car il n'était pas encore confirmé dans son impiété »⁵. La duplicité de Julien se faisait voir dans « les dodelinements de sa tête [et] l'instabilité de ses pieds [et] ses incessants changements d'avis sans raison apparente » ; son fanatisme religieux s'exprimait par « des yeux exorbités et un regard mobile [...] des narines soufflant la haine et le dédain, une physionomie orgueilleuse et méprisante, un rire paroxystique et incontrôlable [...] une parole haletante et désordonnée, des questions insensées et entrelacées de réponses qui étaient non moins incohérentes ». Et saint Grégoire de se demander : « Quel monstre l'Empire romain ne nourrit-il pas en son sein ? »⁶

Julien visita Pergame, alors un centre hellénistique important. Là, Maxime d'Éphèse resserra son emprise sur la mentalité de l'Empereur. Jamblique n'y était plus, mais son esprit perdurait dans les travaux de ses disciples Édésius et Maxime. Julien avait une réputation d'ascétisme, mais sur le plan intellectuel, il était bien peu discipliné et moins ascète encore. Alors qu'Eusèbe l'avait vivement engagé à rechercher « la purification de l'âme par l'usage de la raison », Julien choisit au lieu de cela la fausse thaumaturgie qu'Eusèbe condamnait⁷. Maxime « entièrement adonné aux sciences occultes et à la théurgie »⁸, invita Eusèbe et Julien à un spectacle de magie donné dans le temple d'Hécate, au cours duquel on pouvait voir des torches s'enflammer spontanément, ainsi que d'autres curiosités. Julien fut emballé par ce spectacle. « Adieu à tes livres, tu m'as montré l'homme qu'il me faut », dit Julien, méprisant de la sorte l'admonition d'Eusèbe⁹.

¹ NdT (Wikipedia) : La Kabbale lourianique est issue de l'enseignement (essentiellement oral) d'Isaac Louria (1534-1572), un maître de l'école kabbalistique de Safed, en Galilée. Elle joue un rôle considérable dans la culture juive, et au-delà de celle-ci.

² Ricciotti, p. 35.

³ NdT : singe à longue queue.

⁴ *Ibid.*

⁵ Ricciotti, p. 36.

⁶ *Ibid.*

⁷ Ricciotti, p. 39.

⁸ Ricciotti, p. 38.

⁹ Ricciotti, p. 39.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Introduction	21
I. Qui est Juif et qu'est-ce qu'un Juif ? Débat sur ce terme	24
II. Définition du terme « Juif ».....	26
III. L'enseignement de l'Église sur les Juifs.....	29
Chapitre I La Synagogue de Satan	36
Chapitre II Julien l'Apostat et le Temple maudit	67
Chapitre III L'Église découvre le Talmud	105
Chapitre IV Fausse conversion et Inquisition	149
Chapitre V La Révolution arrive en Europe	166
Chapitre VI Le problème des conversos	222
Chapitre VII Reuchlin contre Pfefferkorn	245
Chapitre VIII Thomas Müntzer et la révolte paysanne	278
Chapitre IX La révolte anabaptiste	315
Chapitre X John Dee, la magie et la transformation de l'Angleterre	348
I. L'Empereur Charles Quint et les crypto-Juifs.....	356
II. Calvin dirige le mouvement révolutionnaire.....	361
III. La Reine Élisabeth prend les rênes du pouvoir et lâche ses chiens.....	366
IV. La kabbale offre à l'Angleterre une nouvelle philosophie et une nouvelle religion.....	368
V. Thomas Stapleton et William Allen.....	375
VI. Le gouvernement chrétien soumis à l'espionnage.....	378
VII. John Dee rend visite à la Reine Élisabeth et s'entretient avec elle de l'occulte	381
VIII. Le Pape Pie V dirige l'Église, et l'Angleterre dirige la révolution	382
IX. Victoires et défaites catholiques – Des martyrs « <i>made in England</i> ».....	386
X. Le mouvement des astres et l'idée de l'Empire britannique.....	389
XI. Mission anglaise et séminaires anglais.....	394
XII. Walsingham infiltre le séminaire	396
XIII. Edward Kelly se joint à John Dee.....	397
XIV. Les faiblesses de l'Empereur Rodolphe II pour l'occultisme	402
XV. Alexandre Farnèse construit un pont et prend Anvers.....	408
XVI. L'État policier anglais : une nation d'espions et de pirates	410
XVII. Transgression sexuelle et connaissance occulte.....	414
XVIII. Point de vue de Marlowe sur les origines et conséquences de la réforme en Angleterre	419
XIX. L'Angleterre échappe à l'Armada espagnole.....	424
XX. « Le Juif de Malte » de Marlowe	426
XXI. Calomnie anti-néerlandaise et mort de Marlowe	432
XXII. La fin d'une ère.....	434
Chapitre XI Manassé ben Israël et l'Apocalypse ratée	436
I. L'Angleterre apprend aux hommes comment vivre le paradis sur terre.....	448

II. L'oligarchie polonaise et son expansion.....	456
III. Le Nouvel Âge est né d'une alliance entre les Puritains et les Juifs	464
IV. Rédemption signifie révolution	471
V. La réunion des Dix Tribus Perdues.....	475
VI. L'Angleterre revient sur la réadmission des Juifs.....	479
VII. Sabattai Tsevi est réputé être le messie.....	486
Chapitre XII La montée de la franc-maçonnerie.....	503
I. Restauration de Sa Majesté Charles II sur le trône d'Angleterre.....	514
II. La Royal Society.....	523
III. La Glorieuse Révolution.....	529
IV. <i>Whigs</i> et francs-maçons en Angleterre et en France	535
V. L'Église catholique condamne la franc-maçonnerie.....	543
VI. Voltaire meurt sans recevoir les derniers sacrements.....	548
VII. Une vertu de la Fraternité : défier l'autorité et violer les règles	552
VIII. Liberté et Égalité – Les francs-maçons en Amérique.....	560
IX. Franc-maçonnerie et Révolution française.....	564
X. L'abbé Augustin Barruel.....	573
XI. Napoléon Bonaparte : « Si je gouvernais une nation juive. . . ».....	585
Chapitre XIII La Révolution de 1848 en Allemagne	597
I. La partition de la Pologne.....	605
II. Grigoriï Abramovic Peretts.....	612
III. Christian Johann Heinrich Heine.....	615
IV. Karl Marx.....	618
Chapitre XIV Ottilie Assing et la guerre de Sécession américaine	634
I. Deux perpétuelles adeptes de l'amour libre.....	642
II. La campagne de guerre psychologique contre le Sud.....	647
III. John Brown, l'exemple exceptionnel.....	653
IV. Guerre de Sécession : la révolution tant attendue.....	657
Chapitre XV De l'émancipation à l'assassinat.....	678
I. Le mouvement révolutionnaire tourne au terrorisme.....	689
II. Après le meurtre du Tsar Alexandre II.....	695
III. La <i>Civiltà Cattolica</i>	709
IV. Migration et assimilation	714
Chapitre XVI La rédemption du Sud et la NAACP	722
Chapitre XVII Le procès de Leo Frank.....	737
I. La carte de la race.....	738
II. C'est la religion de Frank qui a empêché la tenue d'un procès équitable !.....	743
Chapitre XVIII La propagation du bolchevisme	761
I. La révolution se répand à l'ouest	768
Chapitre XIX Marcus Garvey.....	792
Chapitre XX Les <i>Scottsboro boys</i>	812

I. Le deuxième procès.....	825
Chapitre XXI La musique révolutionnaire des années 30.....	843
I. Le parti communiste crée la <i>folk music</i>	848
II. Le chanteur de folk américain.....	850
III. <i>Kristallnacht</i> et <i>America First</i>	852
IV. L'industrie du cinéma.....	854
V. Février 1941 : Fondation des <i>Almanac Singers</i>	859
VI. Le Plan Morgenthau de 1945.....	861
VII. 31 décembre 1945 : <i>Pete Seeger</i> et <i>People's Songs</i>	864
VIII. 1946 : début de la Guerre froide.....	866
IX. 1947 : L'ADA rompt avec la gauche communiste.....	869
X. 1948 : Seeger ressuscite les <i>Almanac Singers</i> sous le nom de <i>Weavers</i>	872
XI. 1950 : les déçus du communisme.....	873
XII. 1953 : exécution de Julius et d'Ethel Rosenberg.....	876
XIII. 1953-1954 : Ramblin' Jack Elliott et Woody Guthrie.....	881
Chapitre XXII Lorraine Hansberry.....	883
Chapitre XXIII La naissance du conservatisme	897
I. 1955 : Ramblin' Jack Elliot part pour l'Angleterre	902
II. L'été 1959.....	905
III. 1961 : Bob Dylan arrive à New York.....	906
IV. 1961 : New York.....	910
V. 1961 : le retour de Ramblin' Jack Elliot.....	911
Chapitre XXIV Le commencement du concile Vatican II	920
Chapitre XXV Rencontre de la musique folk et du mouvement pour les droits civiques	936
Les censeurs de droite.....	938
Chapitre XXVI « The Sign in Sidney Brustein's Window »	940
Chapitre XXVII La troisième session du Concile.....	952
I. 1964 : Le violon sur le toit.....	954
II. 1965 : Le festival <i>folk</i> de Newport.....	960
III. Automne 1965 : Léon de Poncins intervient dans le concile.....	962
IV. Octobre 1965 : vote final sur le schéma juif.....	967
V. 1966 : L'AJC menace de boycott la pièce d'Oberammergau sur la Passion.....	972
VI. 1967 : La Guerre des Six Jours et Ocean Hill-Brownsville	975
Chapitre XXVIII Les Juifs et l'avortement.....	978
Chapitre XXIX Les <i>Black Panthers</i>.....	985
Chapitre XXX Revoilà le Messie juif.....	1007
Chapitre XXXI Prise de contrôle de la culture américaine par les Juifs	1025
I. 27 octobre 1975 : la <i>Rolling Thunder Revue</i>	1031
II. 1976 : ascension de la musique ethnique	1033
III. 1977 : le <i>Time</i> décerne à Woody Allen la couronne du génie	1034

IV. Octobre 1976 : prise de contrôle du discours américain par les Juifs.....	1038
V. Critique littéraire talmudique et arrêt <i>Roe contre Wade</i>	1043
VI. 1977 : Jimmy Carter perd le vote juif.....	1044
VII. 1980 : Mia Farrow rencontre Woody Allen.....	1046
VIII. Claire Bloom et Philip Roth, l'autre Juif rigolo.....	1049
Chapitre XXXII L'ère néoconservatrice.....	1057
I. 1981 : Bernard Nathanson témoigne en faveur du projet de loi sur la vie humaine.....	1058
II. 1981 : les auditions Schmitz.....	1060
III. 1984 : révision de la pièce d'Oberammergau sur la Passion.....	1063
IV. 1984 : les néoconservateurs s'emparent de la <i>Bradley Foundation</i>	1068
V. 1989 : chute du communisme.....	1070
VI. Ron Radosh devient néoconservateur.....	1070
VII. Stars du porno et révolutionnaires juifs.....	1071
VIII. Dresner et la pornographie.....	1077
IX. Ralph Reed poignarde Pat Buchanan dans le dos.....	1078
X. 1997 : l'archevêque Harry Flynn dénonce le Père Paul Marx.....	1081
XI. 2000 : Il n'y a aucun antisémitisme dans la pièce sur la Passion, mais les Juifs ne sont pas satisfaits pour autant.....	1090
XII. Onze septembre 2001 et Afghanistan.....	1097
XIII. 2002 : Les forces militaires israéliennes s'emparent des chaînes de télévision palestiniennes.....	1099
XIV. 2002 : Bush fait pression sur Sharon.....	1103
XV. 2003 : Les États-Unis envahissent l'Irak.....	1104
XVI. 2006 : Walt et Mearsheimer.....	1106
Épilogue La conversion des juifs révolutionnaires.....	1108